



Int.

Frédéric Borde

Je crois connaître la provenance de mon intérêt pour la description de l'expérience. Il est apparu durant mes études de cinéma à l'université, plus spécifiquement dans les cours d'analyse de films expérimentaux.

Jusque-là, je m'en tirais plutôt bien. Dans les cours d'analyse de films narratifs, j'avais appris la clé principale : un film n'est pas un objet naturel, il est totalement composé d'éléments choisis, qui relèvent d'une intention et peuvent faire l'objet d'une interprétation. Et j'aimais beaucoup interpréter. Ce dont je n'avais pas conscience, c'est la mesure dans laquelle cette possibilité était dépendante d'une narration, d'un récit, d'une fiction.

Je l'ai découvert dans les cours de Claudine Eizykman, à l'occasion particulière d'un devoir sur table.

Le cinéma expérimental est une catégorie qui regroupe un ensemble très varié de réalisateurs et de films qui ont en commun d'avoir manipulé, subverti ou aboli la narration. On y trouve donc des recherches portant sur le rythme, la lumière, la synchronisation image/son, le clignotement ; tout ce qui compose techniquement le cinéma a fait l'objet d'une poussée vers ses limites. Je ne m'attarderai pas sur les heures éprouvantes, nombreuses, auxquelles ce corpus peut donner lieu.

Parmi ces cinéastes, le plus souvent à la marge, il y a Pat O'Neill, dont je peux dire qu'il a changé ma vie.

Devoir rendre compte, en un texte, de la vision de l'un de ses films, *Saugus Series*, m'a plongé dans un immense paradoxe. Je savais que toutes mes compétences d'analyse étaient non pertinentes et je me trouvais totalement démuni pour saisir une œuvre qui pourtant m'avait intimement touché.



Cette épreuve m'obligeait à le constater : je ne savais pas saisir intellectuellement mon intuition, je ne savais pas rendre raison de mon expérience intime. Dans la foulée, je ne savais plus ce qu'étaient ni le cinéma ni, en conséquence, la réalité.

Le contenu des cours ne m'aidait en rien. J'entendais bien les fréquentes références à Bergson, mais la lecture de *L'Evolution créatrice*¹ me semblait difficile et peu en rapport avec ma question.

Tout ce que je comprenais, c'est que le professeur nous demandait de décrire. Mais décrire quoi ? Il ne pouvait pas seulement s'agir de décrire le contenu de l'image, sa durée, le nombre de plans... nous étions bien entraînés à faire cela mais les intentions de Pat O'Neill, si elles éveillaient mon enthousiasme, me demeuraient inintelligibles.

A force d'entendre l'autorité donner des raisons incompréhensibles, j'éprouvais l'étrange sensation d'aimer infiniment une œuvre – peut-être – à côté.

Je trouvais, en revanche, du réconfort dans la poésie d'Henri Michaux, précisément dans ce troisième poème du recueil *Lointain intérieur* :

J'ai peine à croire que ce soit naturel et connu de tous. Je suis parfois si profondément engagé en moi-même en une boule unique et dense que, assis sur une chaise, à pas deux mètres de la lampe posée sur ma table de travail, c'est à grand-peine et après un long temps que, les yeux cependant grands ouverts, j'arrive à lancer jusqu'à elle un regard.

Une émotion étrange me saisit à ce témoignage du cercle qui m'isole.

Il me semble qu'un obus ou la foudre même n'arriverait pas à m'atteindre tant j'ai de matelas de toutes parts appliqués sur moi.

Plus simplement, ce serait bien que la racine de l'angoisse est pour quelque temps enfouie.

J'ai dans ces moments l'immobilité d'un caveau.

¹ Dans ce texte, Bergson prend le cinéma comme modèle de notre système de connaissance : « Nous prenons des vues quasi instantanées sur la réalité qui passe, et, comme elles sont caractéristiques de cette réalité, il nous suffit de les enfileur le long d'un devenir abstrait, uniforme, invisible, situé au fond de l'appareil de la connaissance, pour imiter ce qu'il y a de caractéristique dans ce devenir lui-même. » PUF, coll. Quadrige, p. 304-305.



Ou bien ce petit extrait de *Connaissance par les gouffres* :

C'est votre vague à l'âme, soudain détaillé, devenu providentiellement bouillonnant et ouvert, ce sont vos rêveries, votre mélancolie ou réjouissance, votre subtile animation à vous-même inconnue, qui font ce gracieux « jamais vu ».

Le thème de l'expérience intime, la poétique de sa description me semblaient constituer le site de la véritable connaissance.

D'ailleurs, bien plus que le cinéma, la littérature m'apparaissait l'avoir exploré. Il est vrai que ses moyens le permettent davantage, notamment par la focalisation interne. Au cinéma, ce procédé se transpose par une voix off, qui passe vite pour une lourdeur.

Je profitais de mon emploi nocturne pour lire. Proust, Sarraute, Bataille restent d'importants souvenirs.

Mais ces œuvres recouraient à la narration et me prenaient dans leurs mondes. Elles ne me conféraient aucun surplomb qui ne puisse, en fin de compte, se réduire à la subjectivité de leurs auteurs.

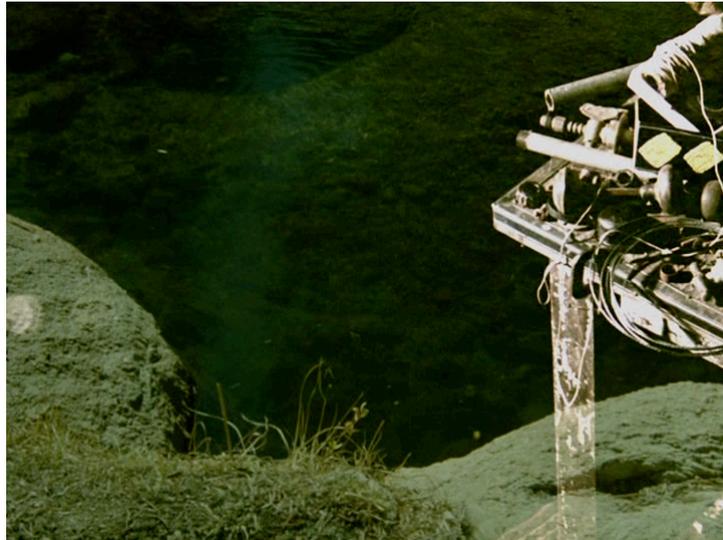
Pat O'Neill ou Henri Michaux m'apparaissaient au contraire avoir atteint un point d'abstraction, où la poésie semblait dispenser une vue objective.

M'écoutant lui exposer ces préoccupations, lors d'une discussion d'orientation en fin d'année, ce professeur m'a suggéré d'entamer des études de philosophie.

Durant mes deux premières années de philosophie, je n'ai pas encore saisi ce que pouvait bien être la réalité mais j'ai pu, progressivement, identifier les auteurs qui pourraient m'apporter des réponses.

En me rendant au séminaire de Paul Virilio au CIPHI², j'ai compris que je devais m'intéresser à la phénoménologie, et particulièrement à Husserl.

² Collège International de Philosophie



Ce séminaire m'avait donné cette indication mais la découverte de la phénoménologie restait désespérément à l'état de projet.

En bibliographie, P. Virilio nous avait prescrit la lecture de *La Terre ne se meut pas*, ouvrage de Husserl qui possède l'avantage trompeur d'être peu épais. En fait, il ne convient pas du tout à un débutant puisqu'il présente des recherches tardives et très complexes, sans aménagement pédagogique. C'est un livre pour les spécialistes. Un étudiant, en tout cas en philosophie, prend l'habitude de lire sans forcément comprendre tout de suite. Mais dans ce cas, je me trouvais devant un mur.

Puis, à l'université, un professeur a proposé un cours sur la phénoménologie.

Le premier jour, il a d'abord tenté de démarrer le dictaphone avec lequel il comptait s'enregistrer. Laisant son auditoire en plan, il s'y est bien consacré une demi-heure. Puis, se résolvant à nous parler, il s'est empêtré dans des considérations relatives à l'Europe, soulignant la menace que représentaient les accords du GATT³.

Je repartais tout de même avec l'indication d'un autre ouvrage, *L'Idée de la phénoménologie*, qui rassemble cinq leçons introductives de 1907.

Je pouvais cette fois en reconnaître la syntaxe, et en retenir les propositions sensationnelles : « (...) la connaissance en général est un problème, une chose incompréhensible, qui a besoin d'être clarifiée, qui est, quant à sa prétention, douteuse. »⁴

J'en étais sûr.

Je me souviens particulièrement d'un soir, profondément engagé en moi-même en une boule unique et dense, scrutant un marteau posé sur ma table basse, et me demandant si je pourrais faire la phénoménologie de ce marteau... si cette question pouvait même avoir un sens.

Husserl, quant à lui, semblait être passé sur une autre rive et soutenait qu'il y était parvenu grâce à son *ἐποχή*.

Comment pratiquer cette *ἐποχή* – époque ? Telle était la nouvelle frontière.

³ Il s'agissait, en 1994, de l'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce entre les USA et l'Europe, dans lesquels la France défendait une « exception culturelle ».

⁴ E. Husserl, *L'Idée de la phénoménologie*, PUF, coll. Epiméthée, Paris, 1970, p. 52



Chance : l'année suivante mon ami Frédéric Déotte m'indique le démarrage d'un séminaire dans lequel Natalie Depraz va justement traiter de ce problème.

Nous nous y rendons avec, pour ma part, la conviction que j'obtiendrai ma réponse le jour-même.

Cela n'a pas été le cas mais quel soulagement m'a permis d'éprouver le constat que cette question présentait un mystère pour les spécialistes.

Et puisque le psychologue du groupe, justement celui qui plaidait pour la pratique, manifestait une disposition très accueillante, j'ai suivi ce séminaire de pratique phénoménologique jusqu'à sa fin, en l'an 2001. J'étais tombé sur Pierre Vermersch.

Il y aurait beaucoup à raconter : comment Pierre a fait tinter un verre en cristal, comment nous nous sommes fait passer un citron pour le humer, comment j'ai ouvert un robinet pour que nous en écoutions le son (et je me suis demandé si je l'avais correctement, scientifiquement, ouvert), comment nous nous sommes demandés d'être joyeux, ou en colère, sans déclencheur... dans le but de comparer nos descriptions avec celles de Husserl.

Je voudrais plutôt m'arrêter sur l'une des premières séances, durant laquelle m'est arrivée une prise de conscience fondamentale.

L'expérience que Pierre proposait était l'apprentissage du tableau de chiffres de Guillaume. Une fois le temps d'apprentissage écoulé, nous avons commencé un tour de table descriptif.

Je n'ai plus de souvenir des premières descriptions mais je revois parfaitement Catherine le Hir détailler la manière dont certains chiffres acceptaient de rester dans la grille – ceux-là étaient les chiffres gentils – alors que d'autres – les méchants – s'y refusaient. De plus, ces derniers fuyaient vers le bas.

Mais que lui prenait-il de n'avoir pas fait comme moi ?!

Et les autres... pas moins compliqués.

Expérience concrète, imparable, de la variété interindividuelle.



Une autre séance demeure très importante pour moi.

Nous nous réunissions maintenant chez Catherine et le thème du jour était de faire l'expérience de la nouveauté.

Quelques heures avant, Pierre avait demandé à notre hôtesse de trouver chez elle un objet susceptible de surprendre radicalement notre faculté d'identification.

Elle nous a décrit, dans l'après coup, le souci dans lequel l'avait plongée cette responsabilité. Après avoir évalué l'indice de familiarité des objets en sa possession, soudain, l'évidence l'avait frappée. Elle tenait l'objet parfait.

Une fois le groupe réuni, après les discussions préliminaires, le moment était venu de passer à l'acte.

En regardant Catherine se lever de son fauteuil pour aller chercher l'objet, j'ai remarqué son sourire plein de promesses, ce qui n'a pas manqué d'intensifier ma protention.

Puis, revenant de derrière les fagots, retenant de moins en moins sa jubilation, au milieu de la pièce, sur le tapis bouclé, elle a posé ceci :





Mon premier regard m'a porté à croire qu'il s'agissait d'un jouet en caoutchouc innervé de fils de fer, que l'on peut tordre. Mais j'ai dû me pencher en avant, pour me rendre à l'évidence que je ne comprenais pas ce que je voyais, puisque l'objet présentait une texture métallique.

Les surprises des uns et des autres ont suscité des rires, des commentaires et de brèves questions du type « Catherine, s'agit-il d'un objet usuel ? ».

Oui, il s'agissait bien d'un objet usuel, et je me sentais privilégié, car de ma place je pouvais apercevoir, à son extrémité tournée vers moi, un pas de vis. Mais sur quoi visser ce truc ?

Le règlement ne l'interdisait pas mais personne n'a demandé à prendre l'objet en main. Il restait là, sur ce tapis, offrant quelques traits à notre constitution mais inaccessible dans la plupart de ses dimensions.

Comme dans un film de Pat O'Neill.